



Le

FURET DE LYON.

Industrie, Beau-Arts, Sciences, Littérature, Théâtres, Mœurs et Modes

ON S'ABONNE au FURET, chez M. BARON, libraire, rue Clermont, et chez M. GÆURY, tenant cabinet de lecture, place des Célestins. — Le prix de l'abonnement, qui se paye d'avance, est de 5 fr. par trimestre pour Lyon, 50 centimes en sus par trimestre dans le département, et hors du département 1 franc en sus par trimestre. — Le prix des annonces est de 25 centimes par ligne. — CE JOURNAL PARAÎT LE DIMANCHE ET LE JEUDI.

HYGIÈNE DES ENFANS.

PREMIERS SOINS QUE L'ENFANT RÉCLAME.

La viabilité du fœtus à terme ne peut être révoquée en doute. C'est aux époques antérieures de la gestation qu'on doit rapporter les limites de cet état. On regarde comme non viable l'enfant qui naît avant le commencement du sixième mois; quelques exemples, peu nombreux il est vrai, attestent que des enfans nés à six mois ou six mois et demi ont vécu plusieurs années. Cependant, il est très-rare que la vie se prolonge un aussi long espace de temps chez ceux qui n'ont pas six mois accomplis. A cette époque, leur viabilité n'est plus contestable, et depuis lors, jusqu'à terme, les chances, toutes choses égales d'ailleurs, se multiplient d'autant plus qu'on approche davantage de la fin du neuvième mois; on n'a pas besoin, aujourd'hui, de réfuter l'erreur des anciens, qui croyaient les enfans de huit mois moins viables que ceux de sept.

Aussitôt après la naissance, on procède au lavage du nouveau né. A cet effet, un bain d'eau tiède doit être préparé; si le sujet est faible et languissant, on y ajoutera une certaine quantité de vin: quelques gouttes d'huile, un peu de beurre frais ou de savon, ajoutés à ce liquide, le rendent plus propre à dissoudre et à emporter l'enduit gras, muqueux et gluant qui recouvre la peau.

Il faut éviter, durant cette opération, de pratiquer sur le corps de l'enfant des frictions rudes, car elles enlèveraient l'épiderme, encore tendre et mou, qui le recouvre. Une éponge fine et douce convient parfaitement au lavage dont il s'agit, et qui doit s'étendre au crâne comme à toutes les autres parties du corps. On essuie ensuite le sujet avec un linge fin et légèrement échauffé, de manière à ne pas exercer de frottement sur la peau, puis, on entoure le nouveau né des langes qui lui sont destinés; toutefois, après avoir fait examiner les parties de son corps par un accoucheur ou un médecin, afin de reconnaître s'il présente, soit des conformations anormales, soit des accidens produits par le travail de l'accouchement auxquels il serait important de remédier sans délai.

Il y a loin de cette manière de procéder avec celle des matrones: à peine l'enfant vient-il au monde, qu'elles emploient tous les moyens possibles pour l'en retirer. Ces femmes ignorantes, qui ne connaissent pas l'élasticité des os du crâne, pétrissent impitoyablement la tête des enfans, pour remédier à ce qu'elles pensent être un vice de conformation: comme si l'on en voyait venir au monde avec une tête allongée, et la conserver ainsi quelques heures après l'accouchement. Si, encore, les manœuvres n'étaient qu'inutiles! mais combien elles sont dangereuses! ces pressions exercées sur l'extérieur de la boîte osseuse, flexible et faible, peuvent meurtrir le cerveau, et y causer de véritables altérations. Ne peuvent-

elles pas être la cause de certains vices de l'entendement? ne peuvent-elles pas même priver de la vie ceux qui y sont soumis?

Les impressions sur les joues et le menton pour former des fossettes agréables, les tiraillemens pour allonger le nez, sont, il faut en convenir, des procédés tout au moins inutiles, s'il ne deviennent pas préjudiciables. Pourquoi ne pas laisser agir la nature? un nez long rend-il plus recommandable qu'un nez court? et les maladies qui peuvent se développer à la suite de pareilles tentatives, ne doivent-elles pas porter le médecin à employer tous les moyens de persuasion pour empêcher ces mutilations dangereuses?

Mais là ne se bornent pas encore les soins homicides de cette espèce de médecins femelles: à peine ont-elles nettoyé ces petits êtres, qu'elles compriment leurs membres dans des linges rudes et serrés; qu'elles rétrécissent, au moyen du cruel maillot, dont nous parlerons dans un prochain article, leur poitrine étonnée de ces nouvelles fonctions. Il semblerait, en vérité, par ce moyen contraire à la nature, qu'on voulût les replonger dans le néant dont ils ont été tirés. L'eau sucrée est tout ce qu'on peut se permettre de donner; elle seule convient à un enfant nouveau né. Eh! le croira-t-on, c'est au vin, à cette boisson dangereuse, à ce poison pour les enfans qu'elles donnent la préférence; aussi, la constipation, le spasme, les coliques, l'inflammation de l'estomac et du tube intestinal, la rétention du *meconium* dont l'excrétion est absolument nécessaire pour mettre les premières voies en état de remplir leurs fonctions, la mort même, sont les résultats de l'injection de ce liquide qu'elles parent du nom pompeux de fortifiant. Je borne ici mon article; c'est assez s'épuiser en vaines déclamations, puisque l'éloquence même des *Desessarts*, des *Montaigne*, des *Locke*, des *Fénelon* et des *J. J. Rousseau* n'a pu triompher de préjugés si absurdes, tant ils ont d'empire dans l'imagination.

D. Ph. MUTEL.

LITTÉRATURE.

LA BOURSE VERTE.

Nouvelle espagnole. — (Suite et fin.)

La porte en était fermée à clé; aussitôt Alonzo est rendu à toute sa rage: que lui importe que ses valets soient témoins de sa jalousie; il appelle, il tonne, il frappe à coups redoublés; et la tremblante Isabelle vient elle-même ouvrir la porte à son époux. Un seul regard d'Alonzo lui apprend toute la vérité; son épouse n'était pas seule. Vainement il l'accable de questions, Isabelle garde un silence obstiné.

Cependant un bruit se fait entendre dans la rue; Alonzo

court à sa croisée, et, au milieu d'un flot tumultueux de peuple, il voit un jeune cavalier couvert de sang qu'on transporte dans une maison voisine. Aussitôt il est dans la rue, et pénétrant jusqu'à lui, il le reconnaît pour le même seigneur qui avait parlé le matin à la femme juive. On lui apprend que Gonzalves est tombé par une croisée; mais on ignore la cause de ce funeste événement.

Alonzo reste pétrifié, et tandis qu'il réfléchit au parti qu'il doit prendre, l'imprudente Isabelle, qui n'avait pas eu la force d'empêcher que Gonzalves se sacrifiât à sa sûreté, voit sur son secrétaire une bourse verte pleine d'or que son aïant y avait jetée avec indifférence. Effrayée, elle la cache sous des papiers, au fond d'un tiroir, et attend son époux.... Il entre d'un air tranquille, d'un front serein; et, le sourire sur les lèvres, il lui dit que la cause de ce tumulte est la chute d'un cavalier qui vient de se casser une cuisse. Isabelle pâlit, et Alonzo reste calme.

Cependant il la prie de le suivre dans son appartement; là, après quelques mots de tendresse, il l'enferme, et, bouillant d'impatience, il court dans la chambre d'Isabelle. Sa main jalouse touche bientôt la bourse fatale; il compte les pièces d'or qu'elle contient, et sort. Bientôt il est de retour avec une bourse semblable dans laquelle il enferme *six mille francs*, prix de la parure qu'il a refusée, rend au tiroir celle de Gonzalves, et court rejoindre sa femme.

Je viens de demander des nouvelles de ce pauvre cavalier, lui dit-il; il doit être amputé ce soir, et l'on craint bien aussi que la blessure qu'il a reçue à la tête ne soit mortelle. Habille-toi, mon amie, nous allons passer la soirée chez tante; sois prête dans une demi-heure.

Isabelle se rend à son appartement, et, rassurée par la bourse verte qu'elle retrouve dans son tiroir, elle croit n'avoir à pleurer que sur le sort de Gonzalves, dont ses vœux ardents hâtent la guérison. Alonzo vient la rejoindre, et ils partent. A peine la tremblante épouse est-elle assise, qu'Alonzo tire de sa poche une bourse verte, et la place, sans rien dire, sur les genoux de sa femme.... Isabelle demande la cause de ce mouvement, et Alonzo répond par un regard qu'il veut être obéi.... Peu d'instans après, Isabelle change de place; Alonzo reprend la bourse et la remet de nouveau sur ses genoux.... Pendant toute la soirée, l'aspect de la fatale bourse poursuit les yeux d'Isabelle; et lorsqu'elle témoigne le désir de rentrer, Alonzo, toujours attentif, lui offre la main jusqu'à sa voiture; il la reconduit dans son appartement; et là, dès qu'elle est couchée, la bourse verte est posée sous le chevet, avec ordre qu'on ne la déplace pas. Cette bourse contient *six mille francs*, dit Alonzo; tu sauras plus tard le motif de ma conduite, elle n'a rien qui puisse t'effrayer; dors, dors.

Isabelle est debout, elle visite son tiroir: la bourse verte y est encore... Mais cette conduite de son époux, comment l'expliquer?... Le lendemain, Alonzo se rend auprès d'elle; bientôt elle est habillée, et ils vont tous deux se mettre à table. A côté de son assiette, Isabelle retrouve sa bourse verte; elle veut se plaindre, Alonzo impose silence, et il est obéi.

La bourse verte, sans cesse placée sous les yeux de la malheureuse Isabelle, altéra bientôt sa santé. Un jour elle apprit que Gonzalves était mort des suites de sa chute: son âme aimante ne résista pas à ce dernier coup. Elle appela son époux, et, avant de mourir, elle voulut lui faire l'aveu de son imprudente conduite. Alonzo s'y opposa.... Un ministre saint reçut sa confiance, et fit descendre le pardon sur sa tête. Quelques instans avant de mourir, elle supplia encore Alonzo de lui cacher cette bourse fatale dont l'aspect lui déchirait le cœur. — Non, non, lui répondit cet époux outragé; non, cette bourse verte t'appartient; vois, Isabelle, elle contient *six mille francs*, prix d'une parure de rubis. Tu fermes les yeux? entr'ouvre ta paupière; vois, vois cette bourse verte. — Alonzo! de grâce! avant mon dernier soupir, pardonne.... pardonne.... je me meurs.... — Meurs donc, lui dit encore Alonzo d'une voix furieuse; meurs, et regarde cette bourse verte.... elle te suivra dans la tombe; elle sera placée sous ta tête.... Isabelle! vis-tu encore? — Grâce, grâce! — Isabelle, tiens, vois cette bourse verte; elle contient *six mille francs*!... Alonzo parlait à un cadavre: Isabelle venait d'expirer, et son dernier regard, qui allait encore demander grâce, rencontra la bourse verte.

Les ordres d'Alonzo furent exécutés. La bourse verte fut placée dans la bière qui renfermait les restes d'Isabelle; et,

quelques jours après, ce malheureux époux disparut, sans qu'on sût jamais ce qu'il était devenu.

J. ARAGO.

UN BAL.

Un bal de peuple, c'est de la joie, du bruit, c'est de l'existence dépensée follement entre toutes les manières folles. Un bal de grand-seigneur ou de riche, c'est de l'ennui, de la symétrie, des toilettes compassées, et des lignes de femmes tirées au cordeau, pour la régularité du coup-d'œil et l'amour-propre du maître, qui se ruine quelquefois et se prive toujours pour faire danser des indifférens!

Mais un bal public, un bal de théâtre, c'est autre chose encore. Chacun payant son écot, ne doit rien à personne; liberté et gaieté, voilà la consigne; les préjugés, la raideur et l'ennui restent à la porte, déposés au vestiaire avec les soques et les manteaux. C'est une vie nouvelle qu'on commence, vie d'abandon et de folie; songe peut-être, mais quel est ici-bas le plaisir vrai qui n'est pas un songe!

Écoutez l'archet qui va animer toute cette foule qui roule pêle-mêle sur elle-même, comme une mer houleuse. Paraissez, masques de tous genres, gais arlequins, sémillans figaros, honnêtes basiles; accourez, folâtres bergères de trumeau, séduisantes odalisques, sombres dominos; la joie est pour tous, et vous en aurez votre part. Il y a ici le budget de la folie; mais elle ne veut ni cumulards, ni sinécures.

Tout s'anime.... la délirante *galoppe* se déroule comme un serpent aux mille couleurs; tantôt un mouvement vif la jette par amaux bigarrés au milieu de la foule qui se presse pour voir, tantôt un voluptueux balancement met face à face des mains qui se cherchent, des yeux qui s'appellent. C'est, en vérité, une délicieuse chose que la *galoppe*, importée des grands salons de Paris sur les planches d'un théâtre; mais je ne voudrais cependant pas que ma sœur ou ma femme figurassent dans une danse de cette nature; à danger égal, la valse me semble encore moins équivoque.

Mais le bruit a cessé, le mouvement a fait place au repos, c'est-à-dire à un autre genre de mouvement. Voici venir la causerie, et la causerie familière du masque a bien des attraits. Ignorer à qui appartient ce joli pied qu'on a long-temps admiré lorsqu'il passait comme un gracieux éclair dans le tourbillon de la valse; à qui cette main potelée dont un gant léger dessine les doigts effilés en fuseau, à qui cette taille svelte et flexible comme un arbrisseau de printemps. Est-ce une duchesse ou une marchande de modes que la nature para de tous ces trésors? voilà le doute, et ce doute est un charme de plus. Les illusions fascinent le cœur, la tête se monte pour un beau idéal que lui présente une imagination électrique.... on est heureux alors.... heureux comme à vingt ans; mais gare le réveil.

Le bal est pour l'homme usé une source de nouvelles jouissances qu'il ne peut rencontrer à froid dans la société guindée, telle que les salons nous l'ont faite. Le mystère donne du prix à ce qui n'en aurait quelquefois pas du tout dans la vie réelle; mais peut-on se plaindre d'une heure d'enivrement?

Que de mots jetés au hasard, que d'intrigues nouées et dénouées dans un étroit espace où tout se mêle, se confond; et où le chaos seul est l'ordre voulu. Femmes, jolies ou non, masquez-vous pour venir au bal, votre amour-propre féminin et votre coquetterie y trouveront leur compte: l'imagination des hommes vous rendra plus séduisantes que la beauté même.

Mais déjà les lustres pâlisent, les figures se fanent, la vie du bal est près de finir. Voilà l'heure du désenchantement: il faut redevenir ce qu'on était avant d'y entrer, et le positif de l'existence n'est jamais sans amertume; même sous le sourire du front, il y a presque toujours des larmes au fond du cœur. Allons, jolis masques, rejetez l'actualité de votre état. Il n'y a plus ni odalisque, ni arlequin, ni bergère, ni pierrot; il n'y a plus que des hommes et des femmes ordinaires, comme il n'y a plus que du carton et des cercles de bois quand un feu d'artifice est tiré: c'est le squelette du plaisir mis à nu, sans chair et sans formes. Vous êtes réveillés, quittez le bal qui vous a enivrés comme l'opium des Orientaux; quittez un monde idéal de déceptions si tendres et si multipliées, et sortez en vous promettant de revenir, dans huit jours, vivre encore quelques heures de la vie d'un bal masqué; c'est de la

fumée, mais elle est douce, et je suis sûr que dimanche prochain je vous retrouverai encore au Grand-Théâtre.

VARIÉTÉS.

LES GANTS.

Pour donner à l'origine des gants une date certaine, il faudrait remonter à l'époque la plus reculée. Xénophon parle longuement de cette partie du costume. Voulant donner une preuve de la mollesse des Perses, il dit que, pour se garantir du froid, ce n'était point encore assez pour eux de se couvrir la tête, mais qu'ils portaient encore aux mains des gants très-épais. Selon Homère, lorsque Laërtes travaillait à son jardin, il avait des gants aux mains, dans la crainte des épines. Un auteur romain cite un gourmand fameux qui ne quittait pas ses gants à table; les mains ainsi garnies, il s'emparait le premier des viandes brûlantes, et parvenait à manger plus que tous les autres convives. Dès que les mœurs des anciens furent devenues moins austères, l'usage des gants prévalut chez les Romains; il n'y eut que les philosophes à qui cette mode déplut. Un d'eux, Musonius, dit qu'il avait honte de voir des gens en bonne santé se couvrir les mains et les pieds. Cependant, en dépit des philosophes, l'usage des gants devint général à Rome. Pline le jeune, en donnant les détails de la visite de son oncle au Vésuve, nous fait connaître que son secrétaire se tenait à ses côtés, occupé à écrire sous sa dictée, et qu'il portait des gants pour que le froid ne le gênât pas dans son travail.

Au commencement du neuvième siècle, l'usage des gants était devenu si commun que l'Eglise jugea nécessaire de faire des réglemens concernant cette partie du costume. Sous le règne de Louis-le-Débonnaire, le conseil d'Aix ordonna que les moines porteraient seulement des gants faits de peau de mouton. Outre l'emploi pur et simple qu'on faisait des gants, il y avait des occasions solennelles où l'usage du gant était requis, lorsqu'il s'agissait, par exemple, d'accorder des dignités. Mettre quelqu'un en possession d'une chose en lui donnant un gant prévalut dans quelques pays chrétiens. En l'an 1002 les évêques de Paderton et de Moncerca ont été mis en possession de leurs diocèses en recevant un gant. Sous le règne d'Edward II, le comte de Carlisle ayant été accusé d'avoir entretenu des intelligences avec les Ecossais, fut déclaré coupable de haute trahison et condamné à mort; Walsingham, en relatant toutes les circonstances de sa dégradation, dit que ses éperons lui furent ôtés à coups de hache, et qu'on le dépouilla de ses gants et de sa chaussure.

On fit aussi usage des gants en Angleterre, à l'occasion des duels: celui qui jetait le gant était, par cette action, considéré comme adressant le défi, et celui qui le ramassait était celui qui l'acceptait. Les défis par le moyen du gant jeté se continuèrent jusqu'au règne d'Elizabeth; c'est ce que nous affirme Spelman en donnant les détails d'un duel qui eut lieu à Tothill-Fields, en 1571. Il s'agissait d'un partage de terres dans le comté de Kent. Les parties se présentèrent devant les juges, et désirèrent un combat pour décider la question. L'une d'elles jeta le gant et une autre le ramassa aussitôt; le jour fut fixé pour le duel, mais l'affaire s'arrangea par l'intermédiaire de la reine.

D'Israéli remarque qu'on se sert encore du gant dans plusieurs parties du monde pour donner le défi. En Allemagne, la personne insultée envoie son gant, ce qui est regardé comme un appel au combat.

L'usage de donner des gants un jour de noces est très ancien en Angleterre, car dans la pièce de Ben Johnson, intitulée: *the Silent Woman*, lady Haughty dit à Morose:

« Rien ne prouve ici qu'il y a une noce, car nous ne trouvons ni écharpes ni gants. »

La coutume ancienne de placer des guirlandes de roses blanches en papier et une paire de gants blancs au-dessus des bancs des villageois non mariés, morts à la fleur de l'âge, est encore observée (Walter-Scott le dit dans ses notes sur les ouvrages de miss Seward) dans le village d'Egham, où est née miss Seward, et dans plusieurs bourgs du Derbyshire. Gouh nous apprend que les dames anglaises ne commencèrent à porter des gants qu'après la réformation.

Nous trouvons cette expression de *glove money* dans des

écrits fort anciens; on entendait par-là l'argent donné aux domestiques pour s'acheter des gants. De-là vient sans doute l'usage de donner une paire de gants à quelqu'un pour le remercier délicatement du service qu'il a pu nous rendre. Brady, dans son *Clavis calendaria*, rapporte l'anecdote suivante du célèbre sir Th. More: Lorsque mistriss Croaker eut obtenu de la cour de la chancellerie un arrêt contre lord Arundel; elle profita du premier jour de l'an pour offrir à sir Th. More, lord chancelier, une paire de gants renfermant 40 l., comme une preuve de sa reconnaissance. Ce magistrat reçut les gants avec plaisir, à titre d'amitié, mais refusa l'or qu'ils contenaient, en disant: « Il serait contre l'usage de refuser, le premier jour de l'année, un présent fait par une dame; ainsi j'accepte les gants bien volontiers; quant à la doublure, je vous prie d'en faire un autre usage. »

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

MOYEN POUR RÉCOLTER DE LA SALADE D'HIVER DANS UNE CAVE.

On prendra un vieux tonneau que l'on percera de trous ronds, de cinq à six lignes de diamètre, dans l'ordre suivant. Supposons le tonneau debout sur un de ses fonds, on fera un rang de trous tout le tour à six pouces de terre, espacés les uns des autres d'un pouce ou deux. On fera un second rang quatre pouces au-dessus; un troisième à la même distance, et ainsi de suite jusqu'au haut du tonneau. On le placera dans une cave.

Lorsqu'il sera ainsi disposé, on se procurera des racines de chicorée sauvage (*cichorium intybus*); et, après avoir rempli de sable le fond du tonneau jusqu'au niveau du premier rang de trous, on étendra les racines dessus, de manière à faire passer les collets par les trous, sans cependant les faire déborder de plus d'une ligne ou deux. On ajoutera un second lit de sable jusqu'à la hauteur du second rang de trous, et l'on mettra une nouvelle rangée de racines; et ainsi de suite jusqu'à ce que le tonneau soit plein. On se servira de sable humide afin de ne pas avoir besoin de l'arroser, ce qui affaiblirait la plantation et pourrait entraîner les collets des racines hors des trous par lesquels elles doivent végéter. Si l'on n'avait que du gros sable trop crû ou délavé, on pourrait y mélanger un peu de terreau, quoique ceci ne soit pas indispensable. Cette plantation peut se faire toute l'année, elle produit pendant tout l'hiver une très-bonne salade, que l'on peut couper tous les huit ou dix jours, c'est-à-dire un rang tous les jours. Les jardiniers la vendent sous le nom de *barbe de capucin*.

Les personnes qui n'auraient pas de tonneau à leur disposition peuvent se contenter de faire des lits de sable, de terre légère ou même de terreau, ayant quatre pouces d'épaisseur, elles étendront dessus les racines de chicorée, en les plaçant horizontalement et la tête en dehors; puis elles feront de la même manière un second lit, un troisième, et ainsi de suite jusqu'à la hauteur convenable. Bientôt on verra paraître les feuilles longues étiolées et sans couleur, comme dans la culture précédente, et l'on pourra les enlever, soit en les coupant, soit en déterrants les racines elles-mêmes que l'on réunit en bottes, comme on peut le voir sur les marchés. Cette dernière méthode demande quelques légers arrosements.

ARTS INDUSTRIELS.

LAMPES ÉCONOMIQUES DITES LOCATELLI.

Depuis un mois, les promeneurs de Paris s'arrêtent au boulevard Montmartre, n.° 14, devant un magasin de lampes qui le soir attire tous les regards par l'éclat de son illumination. Ce système d'éclairage, tout à la fois ingénieux et économique, est dû à M. Locatelli, ingénieur italien. Nos lecteurs nous sauront gré d'entrer dans quelques détails sur son invention.

Le mécanisme de ces lampes est basé sur la forme du bec et des mèches et leur rapport réciproque. Les becs, très-



reçoivent une mèche pleine, de deux lignes de diamètre sur quatre d'élévation; le réservoir à huile est supérieur au bec et à peu près semblable à celui des lampes de cabinet; la mèche allumée brûle à l'air libre, sans fumée, sans odeur, et dure quinze heures sans se charbonner.

Voilà pour la grâce; voici maintenant pour l'économie. Un bec dont la mèche dure quinze heures, consomme moins de cinq grammes d'huile par heure, ce qui donne pour chaque bec cent heures de consommation par livre d'huile, ou pour un sou d'huile par huit heures. Or, un bec suffit, à l'aide du réflecteur, à l'ouvrier, à l'homme de cabinet, et quatre ou cinq becs éclairent très-bien une table autour de laquelle une famille de douze personnes se réunirait. On peut voir, par ce calcul, ce que chaque ménage peut dépenser pour son éclairage, puisqu'une livre d'huile peut suffire pendant vingt heures à la consommation d'une lampe à cinq becs.

Le prix d'une lampe à un bec est de 14 francs.

Le Furet de Lyon.

O Povero! à peine sorti de ton trou, le nez encore au vent, prêtant l'oreille au moindre bruit, et t'efforçant d'agrandir tes petits yeux pour mieux voir les méchants et les sots, afin d'éviter les uns et de fuir les autres; et déjà on te harcèle, on te poursuit, on te traque, on enfume ta demeure! les chiens de la critique te mordent à la tête, aux pates, à la queue, aux oreilles! ils aboient à l'épouvanter, chétif! seul contre eux tous, comment te défendre? Si ta voix était moins faible, tes dents moins courtes et tes griffes plus dures, il y aurait peut-être moyen d'essayer la lutte; mais non, c'est impossible: ton caractère doux et tranquille s'y oppose. Tiens-toi donc à l'écart, et laisse les gros dogues se déchirer entre eux, puisque tel est leur plaisir.

CHRONIQUE.

Le 31 au soir, on a arrêté un aubergiste de la Croix-Rousse, se promenant en costume militaire.

— La réapparition d'un nouveau Louis XVII n'est qu'un conte qui, depuis long-temps, n'a plus le mérite de l'invention.

— Le nombre des détenus des prisons a un peu diminué. Roanne compte néanmoins 186 prisonniers, dont 173 hommes, 12 femmes et 1 enfant; la prison de Perrache renferme 205 individus, dont 166 hommes et 36 femmes.

— Lundi dernier, le tribunal correctionnel a condamné 4 individus pour vagabondages, les uns à 3 mois de prison, les autres à 6 mois. Il y a eu également 4 condamnations pour vols, et 2 pour abus de confiance.

TABLETTES DRAMATIQUES.

Le public revient aux théâtres, alléché qu'il est par les bonnes nouveautés que l'administration lui présente, autant que par la variété et la composition des spectacles.

Au Grand-Théâtre, *Zampa*, *Charles VII*, *Antony*, *le Dieu et la Bayadère*; mais ce n'est pas tout, à côté de notre merveilleuse *Tagliani*, voici venir encore les gambades si hardies, si étonnantes, si divertissantes, de Girel; de Girel qui a l'art de nous surprendre tous les jours, et de nous faire rire d'un rire fou, fou comme une soirée de carnaval.

Dimanche dernier, il y a eu beaucoup d'appelés et peu d'élus. Comme tous ces mille fronts, jeunes et vieux, se sont déridés à la sublime farce des *Précieuses ridicules*! O Molière! pourquoi as-tu emporté tes pinceaux?

— Aux Célestins, des émotions de tout genre. Pleurs, enthousiasme, gaieté, bravos! voilà ce que produisent tous les soirs: le *Chevreuil*, *Mouton-Duvernet*, *l'Art de payer ses dettes*, etc. etc.

AU BÉNÉFICE DE M. PEPIN.

Cette représentation promet d'être une des plus brillantes

et des plus agréables qu'on ait vu depuis long-temps. Le choix des ouvrages nous dispense tout-à-fait de la banalité coutumière des éloges anticipés. *L'Homme au masque de fer* et *le Philtre* peuvent en effet se passer de notre recommandation.

— Nos lecteurs ne seront pas, sans doute, fâchés de trouver ici le vaudeville final de *l'Art de payer ses dettes*, qui a été bissé entièrement à la première représentation.

AIR: *Les gueux, les gueux sont des gens heureux.*

CAROLINE.

Sur le théâtre, sans peine
On se moque des huissiers:
Mais, excepté sur la scène,
Quand on a des créanciers,
Il faut payer;
On se fait prier,
Mais pour en finir.... il faut payer.

DURAND.

De dix-huit ans jusqu'à trente
On peut être séducteur;
Mais quand on en a soixante
Et que l'on veut prendre un cœur;
Il faut payer
Sans se récrier,
Si l'on est sensible.... il faut payer.

DORSAY.

Dans un pays de franchises,
Soumis au règne des lois,
Les grands seuls font les sottises;
Que reste-t-il aux bourgeois?

Il faut payer,
C'est là leur métier;
A chaque bécue, il faut payer.

MANETTE.

Aux dépens de l'hyménée,
Le célibat fait l'amour;
Mais, changeant de destinée,
On se marie à son tour.

(*Parlant.*) Ah! dam, alors....

Il faut payer,
On a beau crier;
Tout ce qu'on a pris, il faut l'payer.

PROSPER, *au public.*

J'ai d'autres dettes... j'y pense...
Au public combien je dois!
Mais je sais son indulgence:
Loin de m'accabler d'exploits...

Il vient payer
Quoique créancier....
Puisse-t-il long-temps venir payer!

PROGRAMME DES THÉÂTRES.

Spectacle du Jeudi 2 février.

GRAND-THÉÂTRE.

CHARLES VII CHEZ SES GRANDS VASSAUX, drame en cinq actes et en vers, d'Alexandre Dumas.
LE DIEU ET LA BAYADÈRE, grand opéra en deux actes.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

L'AMANT DE MA FEMME, vaudeville en deux actes.
LA GRANDE DAME, vaudeville en deux actes.
LE CHEVREUIL, vaudeville en trois actes.

RENSEIGNEMENTS.

VOITURES PUBLIQUES.

PARIS, 10 heures du soir, entreprise Gabaud et C^e, port St.-Clair, en face du pont Morand.

Coupé 49 fr.
Intérieur 41
Ronde 36
Banquettes 30

BORDEAUX, 9 heures du soir, quai St.-Clair, n.º 11.
GRENOBLE, 10 heures 1/2 du soir, idem.
GENÈVE, tous les jours pairs, 9 h. du soir, idem.

JOSEPH BEUF, Gérant.

Lyon. — Imprimerie de J. M. BOURSRY, rue de la Poulaille, n.º 19.

